

## L'ECOLE NATIONALE VETERINAIRE D'ALFORT PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

---

par Angélique ENTE

*Docteur Vétérinaire, 89 rue Jean Jaurès, 77 100 Meaux.*

*Adel : casperveto@hotmail.com* Communication présentée le 24 mai 2008

**Sommaire :** Evocation de la vie de l'Ecole vétérinaire d'Alfort depuis la déclaration de guerre à la France en 1939 jusqu'à l'armistice de 1945. Toutes les étapes de cette période sont détaillées : la préparation à la guerre, la mobilisation des enseignants, la fermeture provisoire de l'Ecole, l'organisation de l'enseignement sous l'occupation allemande, la vie quotidienne avec tous ses problèmes et quelques recettes originales pour les résoudre, la défense passive, le service du travail obligatoire pour les étudiants (STO), la résistance et le bilan humain des ces cinq années de guerre. Plusieurs photos inédites illustrent cette rétrospective, qui s'appuie sur des archives historiques, mais surtout sur le témoignage direct d'une cinquantaine de vétérinaires ayant vécu à l'Ecole sous l'occupation.

**Mots clés :** *Alfort - Ecole vétérinaire - Seconde Guerre mondiale - Occupation.*

---

**Title:** The Alfort Veterinary School during the Second World War

**Contents:** The life in Alfort Veterinary School from the declaration of war in 1939 until the armistice in 1945. Details are given on the different stages of this period: preparation for the war, mobilization of the teachers, closing of the School, teaching during the German occupation, some original tricks to address daily life issues, passive defense, "STO" (mandatory work service) for the students, resistance to the occupants and the human consequences of these five years of war. Several unpublished photographs are included in this article, which is based on historical papers but above all on direct interview with about 50 veterinarians who lived in Alfort Veterinary School during the war.

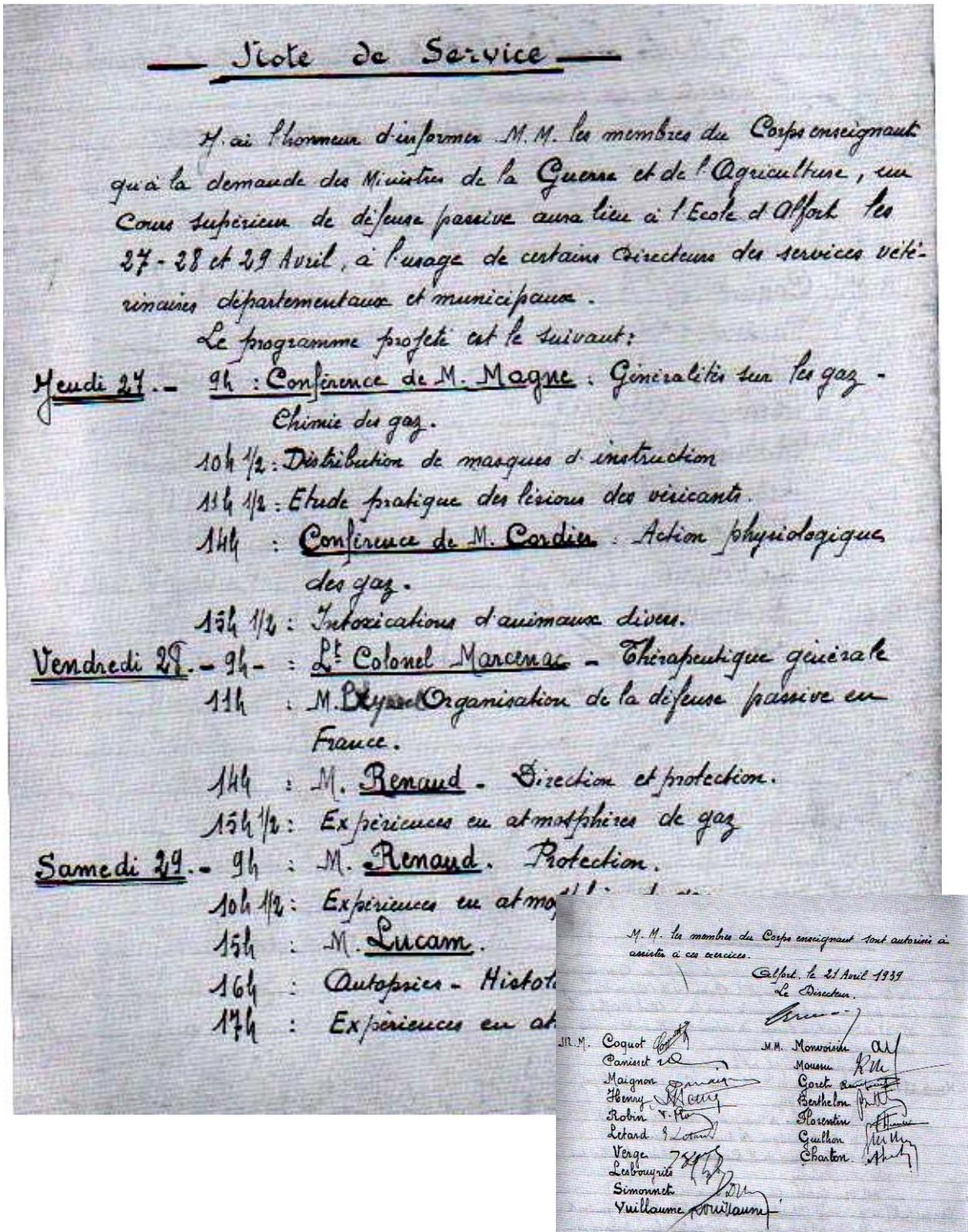
**Keywords:** *Alfort Veterinary School - German occupation in France - Second World War.*

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, la Seconde Guerre Mondiale éclate et ébranle le quotidien de tous les citoyens français. Les étudiants et professeurs de l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort (ENVA) n'échappent pas à ces événements tragiques : mobilisation, privations et restrictions de toutes sortes sont le lot de nos confrères entre 1939 et 1945.

Le but de notre travail était est de revenir sur ces années tragiques qui ont entraîné l'Europe et le monde dans la

guerre à travers le prisme de l'ENVA. Nous verrons également en quoi l'attitude des étudiants et de l'administration a contribué à la lutte contre l'Allemagne nazie.

Pour réaliser ce travail, nous avons eu la chance de recueillir près de cinquante témoignages, qui nous ont permis d'obtenir un grand nombre d'informations sur la vie des étudiants durant cette période et de donner une dimension plus humaine à cette étude.



**Figure 1** : Note de service du 21 avril 1939, signée du directeur, Clément Bressou, conviant les professeurs aux cours de défense passive destinés aux directeurs départementaux des Services Vétérinaires. Archives départementales du Val de Marne (série 1 ETP 23).



**Figure 2 :** Photographie transmise par Jacques Perruchon (A 45). Prise d'arme de la classe Alfort 43, au printemps 1945, Quartier des Célestins, Paris: le corps professoral assiste à la cérémonie. De gauche à droite Gustave Lesbouyries, Guilhon (Henri, décédé en 1944, peu de temps après sa retraite), Clément Bressou, Louis-Noël Marcenac, Etienne Letard, Victor Robin et le Lieutenant-Colonel Vétérinaire Jean Illartain en uniforme.

**DE LA DECLARATION DE GUERRE A LA  
DEFAITE : UNE  
GUERRE REDOUTEE**

A l'aube de la Seconde Guerre Mondiale, le contexte international est tendu. La guerre civile éclate en Espagne en juillet 1936, et l'axe Rome-Berlin met les démocraties en péril : Adolf Hitler annexe l'Autriche à l'Allemagne en

1938. La France, après la période faste des « Trente Glorieuses », est secouée par d'importants mouvements sociaux, qui ébranlent le gouvernement. A la suite de nouveaux coups de force de Hitler (qui convoite la Tchécoslovaquie), la France et l'Angleterre tentent de préserver la paix en

signant les accords de Munich en septembre 1938. Cet évènement provoque la montée des manifestations en France : les citoyens français ont l'impression que le gouvernement cède aux exigences allemandes<sup>1</sup>. Face aux périls qui menacent les démocraties, les Français sont de moins en moins optimistes, et se préparent à un nouveau conflit. La figure1 prouve d'ailleurs que les autorités vétérinaires avaient organisés, avant même la déclaration de guerre, des cours de défense passive.

#### DECLARATION DE GUERRE ET MOBILISATION GENERALE

Le 1<sup>er</sup> septembre 1938, en dépit des accords internationaux, Hitler envahit la Pologne. La France et l'Angleterre adoptent une politique de fermeté, et déclarent la guerre à l'Allemagne. Le Conseil des ministres vote les budgets de guerre et décrète la mobilisation générale dans la nuit du 2 au 3 septembre<sup>2</sup>.

#### *Les étudiants vétérinaires et leurs professeurs sont mobilisés*

Toutes les classes d'âge soumises à l'obligation militaire (avoir plus de 20 ans), dont douze classes d'anciens combattants, sont mobilisées.

Partout en France, cinq millions d'hommes doivent cesser leur activité. Les étudiants et les professeurs des écoles nationales vétérinaires n'échappent pas à cette règle. C'est ainsi qu'à Alfort, une dizaine de professeurs part sur le front et ne peut plus assurer les cours. Parmi eux, les professeurs Robert Vuillaume (chimie et pharmacie), Pol Florentin (chef de travaux en anatomie), Gustave Moussu (chirurgie), Henri Guilhon (chef de travaux en parasitologie), et Félicien Senthille. Henri Simonnet (professeur d'hygiène, botanique, alimentation et matière médicale), est fait prisonnier et

interné à la Santé, Maurice Berthelon (pathologie du bétail)<sup>3</sup>, est capturé et fait prisonnier lors de la défaite, avec un étudiant, Léon Henniaux (Alfort 1942). Ce dernier garde un souvenir ému du Professeur Berthelon qui est toujours resté « digne et exemplaire »<sup>4</sup>. En 1940, André-Lucien Panisset (professeur de maladies contagieuses et police sanitaire), meurt de tuberculose à Saumur, où il était instructeur<sup>5</sup>.

Les étudiants mobilisés sont essentiellement des 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> années. Les premiers contingents à partir sont le dernier contingent de la « classe 39 » et le premier contingent de la classe 40 (chaque classe est divisée en quatre contingents, un contingent part tous les trimestres).

Les étudiants vétérinaires font leur service militaire à Vincennes (où ils apprennent les bases de la vie militaire), puis leurs classes à cheval à Saumur. Deux à quatre mois de formation sont nécessaires en fonction du niveau de l'étudiant. Les instructeurs de Saumur dispensent des cours sur le cheval et une instruction équestre<sup>6</sup>.

Léon Henniaux (Alfort 1942) nous livre un témoignage intéressant de sa formation militaire:

« Mobilisé, j'ai fait mes classes à Vincennes : il s'agit de la formation de base du soldat. C'était le bazar intégral : il n'y avait pas assez de tenues pour tout le monde, tant et si bien que je me suis retrouvé habillé d'une veste trop grande, d'un pantalon trop petit et le tout pas vraiment assorti... On avait vraiment l'impression que personne n'était prêt, que les autorités n'avaient pas prévu un conflit ! Ensuite, j'ai été muté à Saumur, pour y suivre une préparation militaire spécifiquement vétérinaire. J'y ai retrouvé, entre autres, Monsieur Guilhon, alors chef de travaux en parasitologie. Après nous

<sup>1</sup> WOLIKOW, 2004

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> DENIS, 1998

<sup>4</sup> WOLIKOW, 2004, p.

<sup>5</sup> DENIS, 1998 p.

<sup>6</sup> *Ibid*

avons été répartis dans différents régiments. Moi je suis parti à l'hôpital militaire de Héricourt, pour y soigner les chevaux du front. Mon capitaine était Berthelon, le chef de travaux de la chaire de pathologie du bétail. »

« Après l'Armistice, nous avons été capturé, avec Berthelon, par les allemands. Les autorités nous avaient affirmé le contraire : nous avions l'ordre de nous rendre, sans conditions, et nous pourrions rentrer chez nous. Vaste C... ! On s'est retrouvés dans un wagon à bestiaux, la mitrailleuse sur la tempe, et on a rejoint Mulhouse. Ensuite, j'ai passé un an dans un camp de prisonniers en Allemagne. J'ai eu tellement faim que j'ai échangé la magnifique paire de bottes Saumur, offertes par mon père suite à ma réussite au concours véto, contre un misérable morceau de pain rassis... J'y pense encore, à ces bottes !

Un jour, voyant que les officiers étaient plus facilement libérés, j'ai décidé d'inverser les galons sur ma veste. Bonne idée ! Peu de temps après, j'étais relâché ! J'avais le droit au congé de captivité normalement accordé aux officiers. De retour en France, je me suis fait domicilier à Alfort pour pouvoir reprendre mes études (mes parents habitant en zone interdite, je n'étais pas sûr de pouvoir réintégrer Alfort). Pour mes vétérances, j'ai été interrogé par des profs que j'avais retrouvés à Mulhouse lors du regroupement des prisonniers. Ils ont été beaucoup plus cléments avec moi, et, grâce à Mr Berthelon, je suis passé sans problème en troisième année ! »<sup>7</sup>.

Pendant l'occupation, il n'y avait plus d'obligations militaires. La mobilisation reprit en 1945 (figure 2), et de nouveau les étudiants vétérinaires reçurent leur convocation pour une instruction équestre et militaire.

### ***La mobilisation et ses conséquences***

La mobilisation générale entraîne la fonte des effectifs dans les trois écoles nationales vétérinaires, de ce fait les étudiants et professeurs non mobilisés vont être regroupés à Alfort<sup>8</sup>.

Par l'arrêté du 17 octobre 1939, le Directeur d'Alfort, Clément Bressou, reçoit l'ordre d'organiser au mieux l'accueil de ces élèves et a l'autorisation d'accorder le régime de l'internat au plus grand nombre. Les étudiantes seront également accueillies sur l'Ecole, mais dans un autre bâtiment. Bressou doit assurer la sécurité de ses élèves et doit faire aménager des abris en cas de bombardement (figure 3) :



**Figure 3:** Photographie envoyée par Roger Guillien (A 42), représentant les tranchées-abris longeant le jardin botanique, où les étudiants devaient se rendre, munis de leur masque à gaz, lors d'alerte aérienne (avril 1940).

L'administration doit également réorganiser au mieux l'enseignement des étudiants et adapter les dates d'examens aux obligations militaires. Ainsi des sessions extraordinaires du concours sont organisées, pour permettre aux élèves mobilisés de se présenter avant leur départ sous les drapeaux : une session est ouverte

<sup>7</sup> WOLIKOW, 2004

<sup>8</sup> *Ibid.*

le 2 avril 1940, une autre en juillet (mais elle n'aura pas lieu du fait de l'invasion allemande)<sup>9, 10</sup>.

#### L'OFFENSIVE DES ALLEMANDS

Après la déclaration de guerre, l'Allemagne semble attentiste sur le front français : en effet, Hitler a reporté l'attaque 29 fois en raison de mauvaises conditions météorologiques. Huit mois de « drôle de guerre » s'écoulent.

L'offensive est lancée le 10 mai 1940: tout va très vite. L'effet de surprise joue en faveur d'Hitler et les troupes françaises ne peuvent faire face numériquement et stratégiquement. Les troupes allemandes avancent rapidement, précédées d'un afflux de réfugiés : c'est le début de l'exode<sup>11</sup>.

Les Allemands investissent la capitale le 14 juin 1940. Auparavant, le Professeur Bressou qui avait anticipé les événements en avançant la date des examens de fin d'année répond à l'ordre de retraite générale et ferme prématurément l'école<sup>12</sup>.

Le témoignage d'Antoine Dupont nous livre des informations très intéressantes au sujet de l'offensive allemande et de ses conséquences sur l'Ecole d'Alfort :

« Le soir du 22 mai 1940, le directeur Bressou, arrive, ce qui n'est pas dans ses habitudes, au réfectoire. La mine grave, il nous annonce que les examens de fin d'année vont commencer dès le lendemain, sans révisions, et que les résultats nous seront communiqués par courrier. Nous sommes abasourdis, et inquiets... Comment réussir toutes ces épreuves sans réviser ? Fin mai, tout est fini, nous

sommes autorisés à rentrer chez nous. (Les correcteurs ont du être très cléments car peu de mes camarades ne furent pas admis en deuxième année !).

Seuls les étudiants résidant en zone interdite (c'est-à-dire la zone déjà occupée : le Nord, le Nord-Pas-de-Calais, la Picardie, les Ardennes...) ne peuvent pas regagner leur domicile. Je reste donc à l'école avec quelques uns de mes camarades. Le 13 juin, les allemands sont aux portes de Paris. Une note de service du directeur nous "invite" (en fait on n'avait pas le choix, l'école fermait ses portes...) à rejoindre l'école de Toulouse au plus vite et ce, par nos propres moyens ! En même temps je remarque une affiche du professeur de chirurgie, le professeur Coquot, qui recherchait un étudiant ayant le permis pour conduire sa toute nouvelle voiture et le mener, lui et sa famille, à Toulouse.

Dès le 14, nous prenons la route et nous mettons cinq jours, sous les mitraillages intensifs de l'armée italienne, pour rejoindre le professeur Petit, directeur de l'école de Toulouse et gendre de Mr Coquot. Je décide de rejoindre mes camarades, hébergés gracieusement par l'Ecole de Toulouse : cette école, accueillant normalement 250 élèves, doit faire face à plus de 900 réfugiés. Toutes les salles sont occupées, des matelas jonchent le sol des salles de cours, de travaux pratiques, et même des couloirs ! Le réfectoire tournait en continu, avec un menu unique, le « steak frites » ! [...] L'armistice est signé le 22 juin mais ce n'est qu'au mois d'octobre (date supposée de réouverture des trois écoles pour les élèves de 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> années) que nous avons pu regagner Paris. Le 1<sup>er</sup>, je reprends donc la voiture avec Mme Coquot, le professeur ayant lui pris un train réservé aux fonctionnaires, et à peine arrivé, je me rends à l'école. A ma grande déception, celle-ci est encore fermée, les cours ne reprendront que le 2 janvier. »<sup>13</sup>.

<sup>9</sup>. *Ibid.*

<sup>10</sup> MARTIN, communication personnelle.

<sup>11</sup> WOLIKOW, 2004

<sup>12</sup> DUPONT, communication personnelle.

<sup>13</sup> *Ibid.*

### LA FERMETURE DE L'ÉCOLE

L'invasion allemande désorganise le pays entier. L'ENVA doit elle aussi faire face à ces événements, mais contrairement à d'autres grandes écoles, elle n'est pas fermée pendant toute l'occupation allemande. La session du concours initialement prévue le 15 juillet 1940 est annulée, et reportée en octobre. L'oral de ce fait se passera en décembre. L'organisation du concours est difficile, comme le souligne le témoignage de Paul-François Martin :

« C'est donc pour le début octobre que je fus convoqué. [...] Les épreuves commencèrent avec un léger retard : jamais on n'avait vu autant de candidats. [...]

Il est vrai que les écoles militaires étaient fermées et que la défaite laissait planer de sérieux doutes sur la possibilité d'exercer avant longtemps certaines professions. Et puis le mythe du retour à la terre (« qui elle, ne ment pas » chevrotait le père Pétain) était seriné à tout va sur les ondes ou dans ce qui restait de presse... Beaucoup de jeunes gens, qui n'avaient aucune attache terrienne pourtant, s'étaient soit laissés convaincre, soit rabattus sur un métier qu'ils ne connaissaient pas mais qui semblait relativement protégé... » De ce fait, nous étions six par table dans l'immense réfectoire, ce qui ne manquerait pas de poser de sérieux problèmes aux surveillants... J'eus la chance de tomber sur des garçons sympathiques et volontiers « partageux », au sens noble du terme [...] Début décembre, mon père m'accompagna à l'oral ».

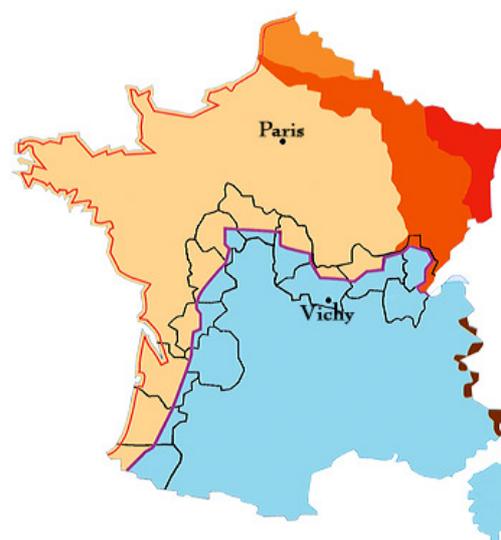
Pour rattraper le retard, les étudiants seront gardés jusqu'à début septembre.

« La rentrée s'étant faite début janvier, il nous fallait rattraper un trimestre et on nous garda jusqu'au début de septembre ; cette fois ce fut la chaleur qui nous gêna : la cité était exposée en plein soleil et on mijotait gentiment quand le thermomètre, fin août, grimpa jusqu'à

35°C. Plus question de virées dans Paris, ni de cinéma, les examens de fin d'année nous attendaient. »<sup>14</sup>.

### L'ENSEIGNEMENT SOUS L'OCCUPATION

L'offensive allemande se solde par la défaite des français. L'armistice est signé le 22 juin 1940 à Rethondes, et le gouvernement français doit céder à toutes les conditions allemandes : militaires (prisonniers), économiques (entretien des soldats allemands par le gouvernement de Vichy), et politiques : la France est coupée en deux par la ligne de démarcation<sup>15</sup> (figure 4).



**Figure 4 :** Carte de France, mars 1942. En bleu la zone libre, en jaune la zone occupée, en orange les zones interdites (le retour des réfugiés, après l'exode, y est interdit), en rouge la zone annexée par le Reich et en noir les zones annexées par l'Italie. Source: <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr> (d'après SGA/DMPA).

Cette ligne sépare ensuite la zone nord de la zone sud, quand après le débarquement allié en Afrique du Nord, les Allemands envahissent tout le territoire (11

<sup>14</sup> MARTIN, communication personnelle.

<sup>15</sup> WOLIKOW, 2004

novembre 1942). Elle disparaît en mars 1943.



**Figure 5** : Photographie du corps enseignant de l'ENVA, date supposée entre 1943 et 1947, don d'Edouard Favier (A 47) : de haut en bas et de gauche à droite : Robert Vuillaume, Pol Florentin, Gustave Thieulin, André Charton, Marcel Brunaud, Pierre Saurat, Fernand Lagneau, Jules Bordet, Jean Guilhon, Noël Marcenac, Victor Robin, Clément Bressou, Gustave Lesbouyries, Etienne Letard, Henri Drieux.

Elle est lourde de conséquence pour les étudiants vétérinaires :

- Ceux résidant (lieux de résidence principale, en général, l'adresse des parents) en zone libre doivent rejoindre Lyon ou Toulouse (quelle que soit leur école d'origine)
- Ceux résidant en zone occupée doivent rejoindre Alfort
- Ceux résidant en zone interdite n'ont officiellement plus de domicile, ils sont

donc accueillis à Lyon : c'est le cas de Marcel Comyn (A 41) qui fait sa quatrième année à Lyon et d'Amand George (A 42) qui y fait sa deuxième année puis rentre clandestinement chez ses parents. Il réussit par la suite à se faire domicilier à Maisons-Alfort, il peut donc réintégrer Alfort la rentrée d'après.<sup>16</sup> Cette ligne de démarcation conduit, une fois de plus, à un remaniement important des promotions.

<sup>16</sup> DUPONT, communication personnelle.



**Figure 6** : Photographie de la promotion Alfort 43, prise en février 40, en dissection (1<sup>ère</sup> année). A gauche, le prosecteur. Les séances de dissection occupaient une grande partie de l'emploi du temps des 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> années. Don du Docteur Jacqueline Virat-Pilet (A43).

#### L'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT

Ces professeurs ont été remplacés pendant l'année scolaire 1939-1940 par des professeurs de Lyon ou de Toulouse. Ainsi Paul Louis Chelle en pathologie du bétail, Albert Daille en maladies contagieuses, Pierre Pons en zootechnie, Gustave Marotel en parasitologie, Charles Hervieux en anatomie<sup>17</sup>, qui regagnèrent ensuite leur Ecole d'origine (figure 5).

#### *Cours magistraux et enseignement clinique*

D'après les témoignages, les cours se sont déroulés normalement pendant l'occupation allemande. Un fait a tout de même marqué les esprits : un froid glacial régnait

dans les amphithéâtres, qui ne pouvaient être chauffés faute d'approvisionnement. Il y avait un petit brasero en salle de dissection, où les étudiants se relayaient pour se réchauffer les doigts entre deux coups de scalpel (figure 6). Lors des cours magistraux, le Professeur Bressou ne quittait jamais son chapeau et son pardessus, et l'encre gelait dans les stylos ! Contrairement à ce qui se pratique actuellement, les cours étaient obligatoires, et les élèves devaient signer une feuille de présence au début de chaque cours, sous l'œil d'un surveillant. Il était donc difficile de ruser et de signer pour un camarade, d'autant plus que certains professeurs faisaient un contre appel à la fin de leur cours.

De même, les étudiants chantaient beaucoup à l'époque, les chansons « de

<sup>17</sup> DENIS, 1998

salle de garde » ponctuait le début et la fin de chaque cours<sup>18</sup>.

### *Les consultations*

En consultation, les étudiants rencontraient peu d'animaux de compagnie, qui coûtaient trop cher à nourrir pendant la guerre.

Ils voyaient essentiellement des chevaux, mais la plupart étaient en très mauvais état général les meilleurs éléments étant réquisitionnés par l'armée allemande (ou pour nourrir le Reich...). Beaucoup de ces chevaux étaient galeux, et venaient se faire soigner à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort où les chambres à sulfuration du professeur Henry rencontraient un franc succès. Les séances de sulfuration étaient fastidieuses, mais quelques clients savaient remercier les étudiants de leurs bons soins avec quelques bouteilles de Suze (la fabrique, à Maisons-Alfort, envoyait tous ses chevaux en traitement à l'Ecole). Il fallait en effet maintenir la tête du cheval en dehors de la chambre de sulfuration pendant un certain temps, en veillant à ne pas le laisser s'endormir et tomber dans la chambre (les lésions pulmonaires auraient alors été gravissimes)<sup>19</sup>.

Ils rencontraient également de nombreux lapins et coqs, pour castration. En effet, beaucoup de parisiens s'étaient lancés dans l'élevage « maison » pour pallier les pénuries, et voulaient faire engraisser leurs animaux au plus vite<sup>20</sup>.

Les étudiants avaient aussi à faire des diagnostics de carcasses : des clients venaient avec une carcasse de lapin achetée au marché noir, et voulaient s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un chat ! En effet, le bruit circulait que certains vendeurs peu scrupuleux tuaient les chats errants et les vendaient pour du lapin... Antoine Dupont (Alfort 43) se souvient

avoir eu quelques difficultés à annoncer aux gens qu'ils venaient d'acheter un chat à prix d'or<sup>21</sup>!

Pierre Bonnaud (A 43) nous livre ici un témoignage original, puisqu'il eut à faire sa première inspection des viandes dans un contexte très particulier :

« C'est dimanche (hiver 1942- 1943) et je suis de garde avec un élève de troisième année. Vers 11 heures, deux soldats allemands traversent la cour d'honneur en se dirigeant vers nous. [...] Nous comprenons très vite qu'ils désirent m'emmener avec eux, mais où ? Le surveillant général, prévenu, comprend que ce n'est pas loin de l'Ecole et me dit « vous pouvez les accompagner, vous agirez au mieux, selon les circonstances... » Tout cela n'est pas très habituel ! Nous prenons donc, à pied, la route de Créteil. Je marche entre les deux soldats. [...] ils vont vers une porte qu'ils ouvrent et m'invitent à descendre l'escalier de la cave. [...] et que vois-je ? La carcasse d'un porc fendu en deux, accrochée à une échelle. Sur une table, à côté, les viscères sont soigneusement rangés. Tout est propre, c'est un travail de professionnel ! On m'invite à examiner tout cela et on me fait comprendre que l'on souhaite que je dise s'il est bon, ou non, à consommer. On me donne un couteau et après divers examens de la carcasse et des viscères j'explique qu'ils pourront consommer ce porc sans danger. Brusquement ils s'écrient « trichine ! trichine ! ». De fait dans un cours (heureusement récent), le professeur Drieux nous a parlé de la trichine et nous a indiqué que l'Est de l'Allemagne du Nord est très infecté par cette maladie grave du porc, transmissible à l'homme [...] Je peux rassurer mes deux hommes, il n'y a pas de trichine ici ! [Ils] veulent me payer, me collent un billet de quelques marks dans la main et je suis reconduit très courtoisement jusqu'à la sortie ! Il s'agissait sans doute d'un abattage clandestin et de marché noir. [...]

<sup>18</sup> LEVESQUE, communication personnelle.

<sup>19</sup> BONNAUD, communication personnelle.

<sup>20</sup> DUPONT, communication personnelle

<sup>21</sup> *Ibidem*

A vrai dire plutôt que de recevoir quelques marks en récompense de ma consultation, j'aurais préféré un morceau de porc ! »<sup>22</sup>.

#### LA VIE QUOTIDIENNE SOUS L'OCCUPATION

##### *Restrictions alimentaires et système « D »*

Comme tous les Français, les étudiants vétérinaires subissaient de sévères restrictions alimentaires et s'approvisionnaient grâce à des cartes de rationnement, mises en place dès 1940.

Les étudiants parisiens avaient une carte de catégorie A, celle des « consommateurs des deux sexes, de 12 à 70 ans et ne se livrant pas à des travaux de force », qui donnait droit à 375g de pain par jour (275 à partir de 1941), à 300g de viande, 100g de matière grasse, et 50g de fromage par semaine et à 500g de sucre, 300g de café mélangé et 250g de pâtes par mois...

Les étudiants vétérinaires eurent le droit, à partir de 1941, comme les élèves de l'École polytechnique et de l'École normale supérieure, à la carte T : « consommateurs des deux sexes, de 12 à 70 ans, qui se livrent à un travail pénible nécessitant une grande dépense de force musculaire ». Au moment où les rations étaient plus restreintes, les étudiants vétérinaires eurent le droit à un petit privilège (grâce aux efforts conjugués de Clément Bressou et du Directeur des Services Vétérinaires)<sup>23</sup>.

Cette mesure a peut-être sauvé la vie à de nombreux étudiants : il faut savoir qu'entre 1939 et 1943, la mortalité par tuberculose a augmenté de 69% chez les adultes de la catégorie A. sans le savoir, l'administration de l'école et les autorités vétérinaires commençaient déjà la lutte contre l'occupant...

Les cartes étaient remises à l'économiste de la cité, Mr Cristini, dit « Cristoche ». Il n'était pas vraiment

apprécié des élèves. Beaucoup le soupçonnent d'avoir vendu quelques cartes au marché noir au lieu de les mettre toutes en commun pour réaliser des repas convenables.

Il essayait d'ailleurs régulièrement les manifestations d'étudiants en colère (les plats volaient souvent à travers le réfectoire, situé au rez-de-chaussée de la cité). Topinambours, haricots froids, navets et bouillons « Kub » étaient de rigueur à tous les repas... Les choses se sont dégradées, semble-t-il à partir de 1942<sup>24</sup>.

Les étudiants d'origine rurale recevaient des colis de leur famille et partageaient volontiers le beurre, les œufs et le saucisson avec leurs camarades citadins moins fortunés.

Pour calmer leur faim, certains n'hésitaient pas à prélever la viande des chevaux de dissection et à la cuisiner sur des réchauds à la cité (où ils étaient d'ailleurs interdits). Ils s'en régalaient, même si le plâtre bleu crissait sous la dent... D'autres prélevaient les testicules de lapins et de coqs lors des castrations, et parfois, ceux n'y survivant pas partaient rapidement dans des voies « parallèles ». Les rares filles des promotions étaient alors invitées à la cité et se transformaient en cuisinières improvisées<sup>25</sup>.

Enfin, Clément Bressou aurait tenté de faire cultiver des pommes de terres sur la pelouse de la cité, mais les doryphores auraient tout détruit<sup>26</sup>.

Certains racontent que la boulangère en face de l'école était peu regardante, et cochant les cartes des externes au crayon à papier...ils pouvaient alors gommer et présenter leur carte à volonté !

Enfin, certains revendaient ou échangeaient à très bon prix leurs tickets de tabac avec les prostituées du bois de Vincennes...quelques témoins confessent d'ailleurs avoir connu leurs premiers émois

<sup>22</sup> BONNAUD, communication personnelle

<sup>23</sup> BOUDERLIQUE, communication personnelle.

<sup>24</sup> LEVESQUE, communication personnelle.

<sup>25</sup> DENIS, 1998 p.

<sup>26</sup> BOUDERLIQUE, communication personnelle.

grâce aux tickets de tabac dont ils n'avaient pas besoin<sup>27</sup>...

### *La vie à la Cité*

La Cité fut construite en 1935 par l'architecte Le Corbusier, et habitée pour la première fois en 1936. Les étudiants ont alors apprécié le confort d'un bâtiment neuf. Beaucoup de témoignages vantent le confort de la cité (une chambre par étudiant, avec, douches et toilettes sur le pallier). Mais à partir de 1942, elle fut chauffée uniquement la nuit, par intermittence, et les étudiants ne pouvaient prendre une douche « chaude » (en réalité tiède, mais c'était préférable à de l'eau glacée !) que pendant une heure le soir uniquement (les difficultés d'approvisionnement en charbon devenaient de plus en plus sévères)<sup>28</sup>.

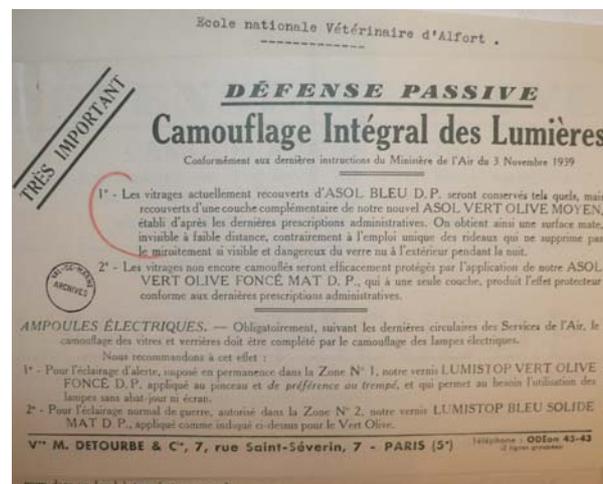
Les filles n'étaient pas admises à la Cité. Durant l'année scolaire 39-40, elles furent logées dans bâtiment administratif à côté du pavillon de la direction. Les garçons l'appelaient la « pucellerie ». L'année suivante, le Professeur Bressou s'était retrouvé dans l'obligation de mettre fin à ce type d'hébergement, qui causait trop de désordre (les garçons sifflaient les filles de la rue...). Elles étaient donc toutes externes<sup>29</sup>. La discipline était stricte, les étudiants étaient surveillés par Monsieur Lejard, surveillant général et ancien capitaine de gendarmerie. Il était assez chahuté par les élèves qui se moquaient de ses affiches régulièrement placardées sur le tableau de la cité : « De nuit, quelque soit le jour, il est interdit de circuler après 23heures... »<sup>30</sup>.

### *Les mesures de défense passive*

Comme dans toutes les administrations françaises, le Directeur de l'Ecole a dû organiser et faire respecter les

consignes de défense passive, qui visaient à protéger la population civile des bombardements et autres attaques chimiques. Les tranchées-abris furent très utilisées en 1939-1940 puis beaucoup moins (certains pensent même ne jamais les avoir connues...). Il y aurait également eu des abris souterrains sous la Cité et le hall des hôpitaux. Les bombardements se sont calmés à partir de 1940 et ont repris en 1944 : beaucoup d'étudiants se souviennent du bombardement des usines Renault et de la gare de triage de Villeneuve st George, admirés du toit de la Cité<sup>31</sup>.

Pour protéger la Cité des bombardements (il fallait éviter que les avions ne repèrent ce grand bâtiment et le prennent pour cible), les étudiants devaient camoufler leurs fenêtres et utiliser dans ampoules spéciales, teintées, qui éclairaient peu et qui n'étaient donc pas très pratiques pour réviser (figure 7).



**Figure 7 :** Document des archives départementales du Val de Marne (série 1etp 167). Pour éviter de se faire repérer par les avions, les étudiants devaient camoufler leurs fenêtres le soir à l'aide de vitrages spéciaux et utiliser des ampoules teintées.

Tous les membres de l'Ecole sont également équipés d'un masque à gaz, qui

<sup>27</sup> MARTIN, communication personnelle.

<sup>28</sup> BONNAUD, communication personnelle.

<sup>29</sup> DUFETRELLE-HERVOCHE, communication personnelle.

<sup>30</sup> FAVIER, communication personnelle.

<sup>31</sup> BONNAUD, communication personnelle.

a priori n'était peu ou pas utilisé... Son étui servait surtout à camoufler les bouteilles de vin lors des sorties à l'extérieur !

### ***Oublier l'occupation***

En plus du règlement déjà strict de l'école (les sorties ne sont autorisées que le jeudi après midi et le dimanche jusqu'à 21 heures), les étudiants sont soumis comme tous les français aux restrictions et interdictions diverses : censure de la presse et de la radio, contrôles des papiers réguliers, couvre-feu.

Pour se divertir, les étudiants avaient une sorte annexe non officielle de l'Ecole, « l'Ombi » (de son vrai nom « Le Soleil Levant », ainsi surnommé par les étudiants car il constituait « l'artère nourricière » ombilicale des internes). C'était un café situé rue de Créteil et très facile d'accès via le mur qui longeait les écuries. En effet les étudiants s'y rendaient en catimini, en escaladant le mur grâce aux petites encoches aménagées. Les étudiants allaient souvent à l'Ombi pour boire un coup, jouer aux cartes, discuter. Clément Bressou était au courant, et il lui arrivait souvent de cueillir les étudiants au pied du mur... Il essaya en vain d'en interdire l'accès ! Ce mur était pratique aussi pour sortir en dehors des horaires autorisés par le règlement de l'internat, pour aller au café du « Grand Albert », au cinéma, au théâtre... Les guinguettes du bord de Marne et l'hippodrome de Vincennes auraient aussi été fréquentés<sup>32</sup>. Il y avait aussi un club de foot et de rugby, un court de tennis cimenté. Un petit groupe de musique « zazou » répétait au cercle des élèves (qui se trouvait au sous-sol de l'ancienne Cité) et donnait parfois des concerts.

### ***La vie étudiante sous l'occupation***

L'année scolaire 1939-1940 n'est pas propice aux « festivités », il n'y eu donc pas de brimades cette année là. Elles reprirent en 1941, et, chaque année, le déroulement des brimades dépendait beaucoup du comportement des anciens et du

président du comité des brimades [8]. En tout cas, les mœurs semblent avoir changé après la libération (pour plus de détails à ce sujet, consulter l'article de Nicolas Poly sur « Les traditions d'accueil des nouveaux arrivants à l'ENVA » dans ce même *Bulletin*. La revue et la cérémonie du « Père Cent » n'eurent pas lieu pendant l'Occupation. On les vit réapparaître en 1946. Une seule festivité fut maintenue pendant la guerre, celle du banquet de clinique, qui avait lieu à la fin de l'année scolaire entre les anciens (les 4<sup>ème</sup> années) et leurs plumasseaux (les 3<sup>ème</sup> années). Pierre Bonnaud nous raconte le banquet de juin 1943 :

« Il y avait une tradition qui était, à Alfort, régulièrement respectée : c'était, peu de temps avant la fin de l'année scolaire, « le banquet de clinique ». Cette cérémonie [...] consistait, autour d'un repas offert par l'élève de 4<sup>ème</sup> année à son « plumasseau », à festoyer joyeusement autour d'un repas arrosé et copieux. Mais ce n'était pas facile en 1943 de réunir suffisamment de comestibles pour en faire un banquet ! Il fut donc décidé de trouver chacun de son côté du ravitaillement au noir et comme le père d'un de nos amis était restaurateur, de tout lui confier. Son restaurant se trouvait près des Buttes Chaumont.

[...] Il est évident que la gaieté fut du banquet ainsi que l'appétit, et les assoiffés furent satisfaits au point d'avoir quelques difficultés pour rentrer à l'Ecole. Il fallait réintégrer les lieux avant 11 heures du soir pour un couvre feu dans Paris à 11h15. Mais il fallait aussi quitter le métro à la porte de Charenton et rentrer à pied ! Le retour fut long et difficile mais les 40 participants se retrouvèrent au Pont de Charenton un peu avant 11h. En traversant le carrefour d'Alfort, j'entendis soudain des craquements sinistres ! Je compris rapidement que le panneau directionnel placé par les Allemands au milieu du carrefour était mis en démolition. Le bruit de bois cassé fut assez intense pendant un moment au point de réveiller les maisons

<sup>32</sup> FAVIER, communication personnelle.

voisines, dont la direction et le secrétariat. Le lendemain matin, les panneaux se trouvaient sur le sol aux quatre coins de la cour d'honneur. Cloué dans un arbre l'un d'entre eux qui indiquait : Kreich Kommandatur → Charenton montrait la direction des pissotières ! ».

Le Directeur, Monsieur Bressou, fit rassembler par le personnel de l'école tous ces panneaux, et un groupe de soldats allemands fit irruption à l'Ecole. Ils furent reçus courtoisement et un long entretien eut lieu entre le directeur et les officiers supérieurs. Nous n'avons rien su de ce qui fut dit, mais l'affaire fut terminée. Nous, les élèves, devons beaucoup au directeur Bressou, qui su diriger avec tact, en cette période difficile, ce groupe de 200 garçons souvent frondeurs. Ce n'est que par la suite que nous avons compris tout ce que nous lui devons. »<sup>33</sup>.

## LA RESISTANCE A L'OCCUPANT

### *Un contexte peu propice à l'engagement politique*

Clément Bressou voulait que ses élèves travaillent dans le calme et la discipline, et ne laissait pas de temps aux activités politiques.

Il y avait bien sûr certains étudiants plutôt pétainistes, d'autres franchement gaullistes, mais aucun incident n'eut lieu à ce sujet à notre connaissance. Il arrivait parfois que les étudiants se réunissent dans une chambre de la cité pour échanger quelques points de vue, mais cela se déroulait toujours dans le plus grand calme.

Les étudiants étaient conscients d'avoir de la chance de continuer leurs études malgré le contexte économique, politique et social difficile, et se consacraient donc pleinement à leurs études<sup>34</sup>.

Cependant, certains faits pourraient être interprétés comme une forme de rébellion face à l'occupant (par exemple l'épisode des panneaux cité ci-dessus, qui ne fut pas le seul incident de la sorte). Certains étudiants appartenaient à un réseau de résistants, mais ces activités avaient toujours lieu, à notre connaissance, en dehors des murs de l'Ecole (quelques témoins résistants avaient une activité lors de leurs remplacements, ou quand ils rentraient en vacances chez leurs parents). Nous n'avons rencontré aucun témoin qui aurait pu attester de l'existence d'un réseau propre à l'Ecole. Toutefois, l'aumônier du cercle catholique de l'école aurait fourni des fausses cartes de rationnement et de Service de Travail Obligatoire (STO : voir ci-dessous) aux étudiants. Des tracts et des papillons ont été retrouvés éparpillés sur l'école. L'aumônier, arrêté deux fois par la Gestapo, réussit à s'échapper à chaque fois et mourût en 1955 dans un accident de montagne. Il aurait permis à beaucoup d'étudiants d'échapper au STO, en leur fournissant de fausses cartes ou en les aidant à prendre le maquis<sup>35</sup>....

### *Le Service du Travail Obligatoire*

Instauré en 1942, pour pallier le manque de main d'œuvre en Allemagne, le Service du Travail Obligatoire (STO) permettait la libération des prisonniers de guerre : en effet, pour chaque travailleur envoyé en Allemagne, les allemands libéraient un prisonnier<sup>36</sup>. Sa mise en place a commencé avec le recensement, obligatoire, où les étudiants vétérinaires recevaient une carte de recensement (voir figure 8). Les étudiants ne se présentant pas au recensement étaient renvoyés de l'Ecole. Le Directeur, Clément Bressou était soucieux d'apporter à ses étudiants un enseignement de qualité, et ne voulait pas que ses élèves perdent leur temps dans une usine en Allemagne. Il avait réussi, pour préserver les étudiants, à négocier des sursis pour que les élèves puissent terminer

<sup>33</sup> BONNAUD, communication personnelle.

<sup>34</sup> TOURATIER, communication personnelle.

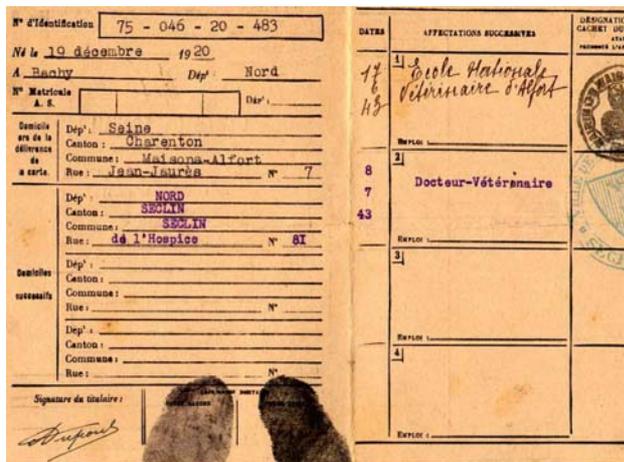
<sup>35</sup> BOUDERLIQUE, communication personnelle.

<sup>36</sup> DUPONT, communication personnelle.

leurs études. Il obtint plusieurs fois des sursis successifs, ce qui autorisa de nombreux élèves à terminer leur scolarité avant d'être envoyés dans les usines du Reich. Par la suite, il réussit à négocier le fait que les étudiants soumis au STO accomplissent ce service chez des vétérinaires praticiens, en France, pour pallier l'insuffisance des vétérinaires et « aider l'agriculture qui nourrissait le Reich ! ».

Il disposait pour ce faire d'un véritable réseau avec les directeurs des services vétérinaires (DSV) départementaux et essayait de placer tous ses élèves. Les DSV lui fournissaient la liste des vétérinaires prêts à accueillir un jeune, par département, et Bressou s'efforçait de placer ces élèves au plus près de leur domicile familial. Pour ceux qui n'auraient pas trouvé de praticien chez qui accomplir leur STO, il aurait même créé des « faux » postes d'élève de laboratoire, et demandé à ce que ces élèves restent sur l'école car ils étaient indispensables à leurs professeurs.

Pour échapper au STO, certains élèves choisirent de prendre le maquis, d'autres se procurèrent des fausses cartes de sursitaires, et quelques uns ont obtinrent de faux certificats médicaux les déclarant inaptes. Ces étudiants ont eu quelques difficultés, par la suite, à revenir sur l'École pour terminer leurs études.



**Figure 8 :** Carte de recensement du Service du Travail Obligatoire, don du Dr Antoine Dupont (A 43).

## LA LIBERATION

### *Reprise de l'enseignement*

Le retour important des prisonniers, des déportés, des STO et des maquisards pose de sérieux problèmes d'organisation à l'école. Il n'y a pas suffisamment de place pour accueillir les nouveaux intégrés et les victimes de l'occupation qui doivent reprendre le cours de leurs études. La majorité des élèves a bénéficié de cours et d'examens accélérés, et deux promotions furent diplômées en 1945. Il est certain que les professeurs se sont montrés plus « cléments » lors de ces examens extraordinaires, mais ils n'ont pas oublié de guider leurs élèves dans leurs premiers pas de praticiens, en leur conseillant de suivre un confrère quelques années avant leur installation<sup>37</sup>.

### *Reprises des distractions étudiantes*

La première revue depuis 1939 eut lieu dès 1946, et la Cérémonie du « Père Cent » reprit en 1947. Elle se déroulait de la façon suivante : cent jours avant la sortie des 4<sup>èmes</sup> années, les étudiants enterraient le Père Cent, qui représentait l'âme de leur promotion. EVA en était la veuve. Les étudiants organisaient un enterrement, chaque élève avait son rôle, et on pouvait admirer de très nombreux déguisements : un curé, des enfants de chœur, il y avait aussi des pleureuses et Dieu et le Diable qui se disputaient l'âme du Père Cent (un étudiant revêtu d'une cape de fantôme !). La cérémonie se déroulait dans les rues de Charenton, le cortège défilant jusqu'à l'île du Moulin Brûlé où avait lieu l'enterrement, et le spectacle était très apprécié des riverains<sup>38</sup>.

### *Le bilan humain*

La communauté étudiante vétérinaire compte, parmi les victimes de la Seconde Guerre Mondiale, Alexandre Lefèvre (A 43), qui serait mort de saturnisme dans une mine de plomb en Allemagne, après

<sup>37</sup> BOUDERLIQUE, communication personnelle.

<sup>38</sup> FAVIER, communication personnelle.

avoir été déporté et un étudiant nommé Mathieu, qui aurait été déporté à Buchenwald ou Auschwitz pour faits de résistance. Il accomplissait son STO chez un praticien, et il aurait été agent de liaison pour le groupe de résistant que dirigeait ce praticien.. Il fut emporté dans une rafle après une dénonciation<sup>39, 40</sup>.A notre connaissance, aucun professeur de l'ENVA ne serait mort au combat ou n'aurait été déporté. Le professeur Simmonet avait été interné à la prison de la Santé mais les raisons de son enfermement sont encore obscures (certains disent qu'il aurait été résistant, d'autres franc-maçon...). En 1948, il est alors président de « l' Association nationale des vétérinaires résistants, internés et déportés » et inaugure la Plaque du Souvenir en l'honneur des vétérinaires morts pour la France.

#### CONCLUSION

L'enseignement à l'ENVA ne semble pas avoir souffert du conflit et de l'occupation allemande, même si quelques aménagements logistiques ont été entrepris pour permettre à tous les étudiants de travailler dans les meilleures conditions possibles.Comme tous les français, les étudiants vétérinaires ont souffert d'interdictions diverses et des restrictions alimentaires, même si par certains aspects ils semblent avoir été privilégiés. En effet, la « carte T » leur octroyait des rations plus importantes et leur attache rurale favorisait leur ravitaillement complémentaire.Ils ont également beaucoup souffert du froid, même si l'administration faisait des efforts pour continuer à chauffer la cité.

Enfin, et cela ne manqua pas d'irriter certains français, ils avaient la chance de pouvoir accomplir leur STO des confrères français grâce au directeur Clément Bressou et à l'administration des services vétérinaires départementaux. Mais les

réfractaires risquaient, comme chacun en France, la déportation, et le directeur fut intransigeant : il ne les laissa pas rester sur l'Ecole, car il ne voulait pas courir le risque de faire abolir le peu de « privilèges » qu'il avait réussi à obtenir.

Le sujet de la résistance (et par extension de la collaboration) est difficile à traiter car, s'il y eu effectivement quelques actes et preuves indirectes de résistance sur l'Ecole, nous n'avons trouvé aucun témoin appartenant à un réseau élaboré, et personnes n'en connaît pour l'instant l'existence. Cela est lié à l'extrême cloisonnement des réseaux et, encore aujourd'hui, personne ne sait ce qu'il s'est exactement passé. Dans les diverses négociations du Professeur Bressou avec les occupants, certains ont cru discerner une preuve de collaboration (comment réussissait-il à obtenir ce qu'il voulait ?), d'autres au contraire une preuve de courage et la volonté de résister à l'ennemi en refusant d'envoyer ses élèves travailler en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de témoins interrogés ont souhaité aujourd'hui rendre hommage à ce directeur atypique et courageux de l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort.

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

**DENIS Bernard**, « La Deuxième Guerre Mondiale ». In : COLLECTIF (Pr André-Laurent PARODI, dir.), *L'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort au XX<sup>e</sup> siècle*, Gérard Klopp, 1998, p. 195-204.

**WOLIKOW Serge**, *La Seconde Guerre Mondiale à travers les archives du Val-de-Marne Tome 1 : 1939-1942*, Le Cherche Midi, 2004, 310 p.

#### TEMOIGNAGES

Les témoignages suivants ont été recueillis de :

1. **Françoise DUFETRELLE- HERVOCHE**, Alfort 1942.
2. **Léon HENNIAUX**, Alfort 1942.
3. **Pierre BONNAUD**, Alfort 1943.
4. **Antoine DUPONT**, Alfort 1943.
5. **Louis LEVESQUE**, Alfort 1943.
6. **Jean BOUDERLIQUE**, Alfort 1945.
7. **Paul-François MARTIN**, Alfort 1945.
8. **Louis TOURATIER**, Alfort 1946.
9. **Edouard FAVIER**, Alfort 1947.

<sup>39</sup>. LEVESQUE, communication personnelle.

<sup>40</sup>. MARTIN ? communication personnelle.